

VIEILLIR...

Des psychanalystes parlent

Le désir qui dure

Par Claire Colombier

Ce livre reprend la même formule que le précédent paru sur le silence : des psychanalystes sont interviewés, mais le texte qui nous est communiqué fait abstraction des questions qui ont ponctué l'échange et qui, pour ce volume, sont présentées dans l'avant-propos de Dominique Platier – Zeitoun : qu'est-ce que vieillir pour vous ? en quoi cette expérience modifie-t-elle votre pratique ? votre oreille d'analyste s'oriente-t-elle différemment ? L'âge génère-t-il des remaniements théoriques ? et qu'apporte l'analyse à des patients âgés ?

Le sous-titre, référence au poème d'Eluard, *Le dur désir de durer*, constitue un fil rouge de ce livre, d'ailleurs repris dans la postface de José Polard. Lorsqu'on exerce une activité dont le choix repose sur un désir particulier, désir d'analyste, désir x, arrêter cette activité autrement que parce qu'on meurt, ou qu'on n'est plus en état physique ou mental de l'exercer ne serait-il pas la preuve de la défaillance de ce désir ? Un analyste peut-il cesser de travailler ?

Nous laisserons de côté la question de l'analyse pour des patients âgés, finalement peu abordée dans les interviews, sauf à dire que 50 ans du temps de Freud c'est 70 aujourd'hui ou encore que les analysants âgés sont en général d'anciens analysants qui reprennent une tranche. Nous laisserons aussi de côté celle de l'évolution de la pratique avec l'âge, sur laquelle un certain consensus se fait, dans la constatation d'être plus patients, l'équivocité du terme étant d'ailleurs relevée.

Nous retiendrons la double question du vécu du vieillissement et de ses conséquences quant à la poursuite ou non d'une pratique d'analyste.

Que disent du « vieillir » les analystes interviewés ?

« La vieillesse, c'est faire le deuil de soi par petits morceaux » déclare Annie Cordié, (p.58), rejoignant le « on vieillit en pièces détachées » de Serge Lebovici, cité par sa fille. (p.183) « C'est la vulnérabilité de façon ininterrompue » pour Henri Danon-Boileau (p.85), ou « l'impuissance devant des tas de petits mouvements de la vie et qui s'accumulent » pour Alain de Mijolla (p. 146). Une représentation donc de la vieillesse, comme perte acceptée, jusqu'à la perte finale, comme un aménagement de la vie en fonction de ce qu'il est encore possible de faire, comme un « remaniement des intérêts et des modes d'être » (Bernard Brusset p.32), ou encore la reconnaissance de la contradiction irréductible entre la perception qu'on a de soi et la façon de vivre dont on est capable, qui peut avoir nom « castration » (Denis Diatkine p. 119). Temps d'apaisement, temps pour la transmission, si l'on sait entendre la castration, non comme une mutilation, mais comme « perte et passage » jusqu'à « l'épreuve absolue où il n'y a plus d'autre passage que la mort ». (Michèle Montrelay p.160)

La plupart des analystes soulignent aussi le danger d'un « déni de la vieillesse », danger d'autant plus grand qu'il est inhérent d'une part à l'être humain qui n'en a jamais fini avec le désir de toute-puissance, d'autre part parce que le quiproquo du transfert qui peut donner l'illusion à l'analyste d'être affranchi de l'âge. (Bernard Brusset p.33).

Ce caractère « immortel » du désir du psychanalyste (selon le titre d'un article de Paul Denis dans la *Revue française de psychanalyse*) est aussi à l'œuvre dans les institutions analytiques, où les plus âgés ont peine à laisser la place aux « jeunes » qui sont pourtant déjà avancés en âge. Ce pourquoi d'ailleurs, comme le soulignent plusieurs analystes interviewés, la question de l'âge est souvent une question tabou dans les institutions.

Si le désir d'analyste ne meurt pas, un analyste peut-il décider d'arrêter de recevoir des patients ?

Claude Dumézil répond ainsi: « Si ce que je pense est exact, à savoir que le désir d'analyste n'est pas quelque chose qui s'attrape ou s'acquiert au cours de la formation, des enseignements, d'une transmission, voire d'une cure, si on le considère comme faisant partie de la structure de la personnalité, d'une structure psychopathologique apprivoisée, il n'y a pas de raison que cette structure change. De ces analystes qui abandonnent, quel que soit l'âge, leur activité, on peut se demander si véritablement ils ne l'abandonnent pas parce qu'ils s'aperçoivent qu'ils se sont trompés sur leur désir : ils ont nommé désir d'analyste le désir d'exercer la profession d'analyste. Or ce sont deux choses différentes. Mais quand le désir d'analyste est présent et qu'il a en quelque sorte été affiné par une cure personnelle, je ne vois pas de raison qu'il cède du terrain. » (p. 106)

On retrouve une position similaire chez Conrad Stein, en référence au fait que « le patient et le psychanalyste ont l'un et l'autre l'âge de la petite enfance, l'âge de l'enfant éternel » (p.199). « Le psychanalyste âgé est sans âge dans la situation analytique, c'est pourquoi il me semble que ceux qui soutiennent qu'un psychanalyste doit prendre sa retraite lorsqu'il avance en âge sont dans l'erreur. » (p.203) « Certains collègues prennent leur retraite, prétendent parce qu'ils y aspirent. Mais se pourrait-il que le désir qui dure se soient chez eux émoussé ou n'ont-ils pas le sentiment de ne plus pouvoir y faire face ?(p.200)

La part que représente la pratique analytique dans la vie du psychanalyste est aussi un élément déterminant la réponse à la question. Pour Mr X, on ne peut être analyste qu'à plein temps. « On ne peut prétendre faire le travail d'un psychanalyste avec 3 séances par jour. »

La lecture des autres interviews ne donne nullement l'impression d'un recul du « désir d'analyste » chez ceux qui ont choisi d'arrêter de recevoir des patients soit petit à petit, soit à une date fixée à l'avance. On y lit davantage la prise en compte des effets du vieillissement qui entraîne une autre manière de vivre ce désir. Et on y trouve aussi l'espace pour un autre projet que celui de conduire des cures analytiques, même si ce désir est en lien avec le « désir d'analyste » : désir d'écrire, de témoigner de son expérience, de faire retour sur sa pratique, pour l'essentiel. Mais aussi laisser place à un désir insatisfait, désir de retourner à une écriture fictionnelle, abandonnée parce que cela nécessitait de se couper des autres pour Michèle Montrelay.(p.171) Pour elle, la pratique analytique ne doit pas « servir à vivre ». Les analysants « n'ont pas à devenir des objets qui comblent nos manques, saturent nos faiblesses, ou notre peur de la mort. L'artiste peut sublimer de cette façon, je veux dire à travers ses créations, pas l'analyste qui a la charge d'autrui. Donc il me semble que d'un point de vue éthique, même si l'on continue ce métier, il faut pouvoir faire en outre d'envisager que l'on puisse vivre, trouver goût à la vie sans lui. Il faut pouvoir – même si en fait on meurt à la tâche – devancer le détachement et y trouver encore de la joie ». (p.170 – 1)

Je terminerai en espérant que ces quelques citations organisées vous donneront envie de lire ce livre si vous ne l'avez pas déjà fait. Un autre livre serait à faire sans doute, sur ce que peuvent apporter des analystes, travaillant dans des institutions avec des personnes âgées, avec des personnes en fin de vie, pour que la mort psychique ne précède pas la mort physique. « Plus la personne est laissée seule, ce qui peut se passer même si elle reste en famille, moins elle se sent comprise, plus elle s'enferme, devient mutique, s'abstient par désespoir de parler, de penser. Et alors on la dit démente. (Michèle Montrelay p. 168) Devenir, sinon avenir pour cette moribonde que serait la psychanalyse.

14 et 16 décembre 2010